

JE (Jana Euler)
Publié dans *Flux News*,
n° 76, Avril 2018, p.6

Si vous avez vécu sur la lune ces dernières années, sans nouvelles de la planète terre –ce qu'on peut du reste vous souhaiter, eu égard à certains tristes spectacles qui ont lieu ici bas–vous ne connaissez peut-être rien à Jana Euler, une artiste allemande qui vit à Bruxelles et qui a fait une entrée ultra fracassante dans le milieu de l'art national et international ultimement, à la manière –pour parler en des termes qui vous seront plus familiers– d'une météorite.

A ceci près qu'elle dure, la météorite, qu'elle ne fait pas que passer, ou exploser. Elle dure. Jana Euler est un phénomène astral. Elle peint, elle fait des sculptures et des installations avec ses mains et c'est inouï. Du 3 mars au 7 avril 2018, elle présente une exposition à la galerie Dépendance à Bruxelles qui vaut son pesant de matière noire. Nous sommes en effet, avec Jana Euler, et depuis toujours, dans le monde de l'amertume germanique : profonde mélancolie du nord, bile noire, inquiétudes, angoisses. Ces sentiments sont certes des couleurs distantes dans notre histoire de l'art. Mais pas uniquement, hélas. Elles se rapprochent. Elles vous rattrapent au galop. Elles dégoulinent sur vous, ces couleurs. L'anxiété suinte de notre époque exsangue. Elle tombe en pluie fine et coupante sur les âmes, même abritées. On ne voudrait pas se retrancher, idéalement pas, théoriquement pas : mais on se retranche quand même. Moi, je ne voudrais pas, mais je me retranche. Je cherche de l'air, j'ai besoin d'air, et j'étouffe (modestement, car il y a des situations pires à vivre, de toute évidence, des étouffements plus absolus, mais... moi je, moi je... moi je compte aussi, dit le je). Le je est une donnée importante pour Jana Euler. C'est pour ça que je me permets de l'utiliser. Elle fait une analyse en diagonale de ce qui se passe pour le je. C'est un je certes très occidental, a priori. Mais ça peut quand même toucher beaucoup de monde. Parce que tout le monde a un je. Et que le je occidental exerce une telle fascination sur les autres je du monde.

JE

Si vous avez vécu sur la lune ces dernières années, sans nouvelles de la planète Terre – ce qu'on peut du reste vous souhaiter, eu égard à certains tristes spectacles qui ont lieu ici bas – vous ne connaissez peut-être rien à Jana Euler, une artiste allemande qui vit à Bruxelles et qui a fait une entrée ultra fracassante dans le milieu de l'art national et international ultimement, à la manière – pour parler en des termes qui vous seront plus familiers – d'une météorite.

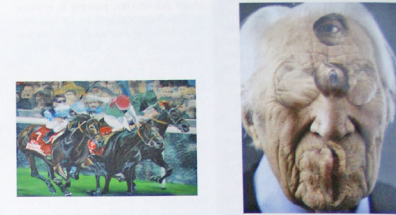
L'exposition à la galerie Dépendance s'organise autour de plusieurs peintures qui sont accrochées dans l'espace un tantinet labyrinthique de la galerie. L'artiste n'hésite pas à accrocher ses toiles de façon bisornue, non conventionnelle : entre deux piliers par exemple, ou dépassant d'un bout de mur. Tout est pris de liberté par rapport à la convention dans le travail de Jana Euler. Souvent, son rapport à l'espace – tant l'espace de l'exposition que l'espace plus circonscrit de l'œuvre – exprime une volonté (une résistance) de s'installer vaillamment malgré le peu de commodité. Il y a un « inconfort ». C'est toujours inconfortable. L'enveloppe est inconfortable. D'ailleurs, nous parlons d'espace, nous parlons d'enveloppe : c'est aussi immédiatement le corps dont il est question ; un autre sujet essentiel de l'œuvre de Jana Euler. Le corps, l'inconfort, le je ? Je vous vois

déjà sourciller. Il y a quelque chose de tabou là-dedans, mais Jana Euler va au-devant de ce tabou avec un sens consommé de la provocation. Elle le pousse à l'avant-plan comme on pousserait un meuble lourd pour bloquer une porte. Pour que la porte de la psyché que nous portons/supportons ne se referme pas. Parce que comme une chirurgienne de l'âme et du corps, les deux étant mêlés absolument, elle veut regarder dedans. Elle veut regarder en face les méandres de la matière grise, de l'identité sexuelle et émotionnelle ; elle veut regarder les boyaux, le système digestif, reproductif : toute cette petite usine au travail que nous trimballons entre le supermarché et la station de métro, entre le parc et le bar, entre la chambre et la cave. Ce sac de chair, cette masse d'émotion... C'est avec ça qu'on se définit. Parce qu'il faut se définir... Comment cette masse réagit-elle aujourd'hui, plongée dans le bain du présent ? Il y a des tas d'écrans faisant que le je ne sait plus où donner de la tête. Faisant que le je est totalement livré à son propre je. Le je est un adolescent (ce serait le je de l'humanité, entré dans un jeune âge, dans son adolescence) qui se retrouve seul dans la maison des parents, sans plus de parents. Il y a beaucoup, beaucoup de place libre pour le narcissisme. Et personne ne dit que c'est bien ou mal. C'est comme ça. De toute façon, il n'y a plus de parents. Il y a des idoles, certes, mais elles se racrapotent aussi quand on s'en approche. Jana Euler fait des collages en ce sens. Elle colle des bouches et des yeux sur des photos de stars. Stars clonées, se déformant. Images de stars à notre image de star... Tout ou tard les parents disparaissent, meurent. Ou alors tôt ou tard, on se rend compte de l'existence de l'adulte, du mythe que représente l'adulte. Une fois que l'adolescent s'approche de cet âge adulte, c'est comme s'il voyait l'adulte en question rajourner, s'évaporer, disparaître, ou pour le dire en des termes plus expressionnistes et crus chers à Euler se racrapoter, se décomposer. Racrapoté l'adulte ! Il ne reste donc plus qu'un seul et unique âge : l'adolescence. Et nous voilà dans cette solitude... C'est l'angoisse. C'est la peur non seulement de l'avenir, mais aussi du présent, et du passé. C'est l'angoisse parce que la toile est carrée ou rectangulaire et qu'on va butter sans cesse sur ses quatre bords. Et il en va de même de la maison, de l'habitat, du foyer qu'on paie, de la petite parcelle de propriété privée qu'on tente de préserver à coups de temps idiots passés à la financer. C'est l'angoisse parce qu'on est dans la Totalité-monde, sans en avoir bien conscience, étreint du sentiment de l'absence d'un échappatoire, retranché trop souvent sur son identité racine unique pour utiliser des concepts du toujours génial et visionnaire Edouard Glissant. En l'absence d'échappatoire, taraudé parfois même par l'idée de suicide (voir les tableaux représentant de grandes prises électriques dans lesquelles l'adolescent glisserait désespéré des doigts mouillés) nous possédons bien sûr quelques vieux réflexes : l'alcool et les stupefants. Aussi rassurant qu'un roman de Jack London. Cela marche encore, rassurez-vous. Rassurez-vous, jusqu'au lendemain matin. Pas jusqu'au lendemain midi. Alors là, au-delà de midi, c'est plus cher, cela va vous coûter plus cher. Et on ne vous parle même pas de l'argent. Cette très négligeable source d'inquiétude... On vous parle de l'angoisse de l'heure, qui fait perler des gouttes de sueur au front.

L'heure est partout. L'heure des hommes. L'heure du lundi, et du mardi etc. L'heure de Wall street. Le

temps économique et le temps social. De savoir quand il faut travailler et quand il faut s'arrêter. Et puis il faut reprendre avec le peu de forces qu'on arrive à rassembler, à presque se traîner sur le sol. Jana Euler dans un réflexe de presque-peintre futuriste nous parle bien de ce temps-là. Elle s'excite, et nous avec, sur la vitesse. Il y a une étude picturale de la vitesse qui est déployée dans cette exposition de 2018. Elle fait des fonds brossés. Elle peint des chevaux de courses, et titre « compétition ». Elle peint un lièvre en pleine course, des hommes/chevaux lancés dans une course d'obstacles. Elle prend pour sujet l'impensable, l'informe, le visqueux : une limace. Une authentique limace (soit tout ce que nous sommes en dedans de nous, en chair et en esprit). Cela lui donne l'occasion de peindre un « morceau de bravoure » comme on dit. De faire étalage d'une prodigieuse technique de peinture réaliste, à la quasi Dürer. Mais aussitôt point de façon virtuose, aussitôt, paf, on tombe sur un autre tableau « très mal fait ». Puis sur des collages impossibles, hideux. Ces allers-retours entre le bien peint et le mal peint, entre la *bad painting* comme on l'a nommé une fois et ce qui serait théoriquement l'inverse, soit la *good painting* font tout l'art de la dramaturge qu'est Jana Euler, qui sait toujours assez formidablement surprendre, choquer, ébranler son spectateur. Elle reste constamment réaliste en tout ça. Une quasi Zola. C'est réaliste parce que le mauvais goût, voire même – soyons plus franc – le laid, la laideur, la vulgarité est venu s'amasser comme une mousse sur les plages de notre culture visuelle d'aujourd'hui. Des masses de mousse jaunâtre, verdâtre, mauve... Et il y a une tentative esthétique de négocier l'ingurgitation de cette culture-là dans l'œuvre de Jana Euler. On parle vraiment d'ingestion, de digestion, de gastroentérologie avec elle. Des tubes digestifs. Des amibes. Un organisme qui ne serait qu'organes. C'est de la cuisine sombre. C'était sombre au début, et cela l'est encore à la fin. Mais alors, où est l'espoir ? Il en faut de l'espoir, dans une histoire ! Je pourrais répondre à la place de Jana Euler (je dirais, dans la créativité, la sexualité, la fusion – elle ne renierait sans doute pas entièrement cela) Edouard Glissant pourrait répondre à la place de Jana Euler (il dirait dans l'inauguration d'une poétique de la relation à l'autre, d'une poétique de créolisation, dans un non-système surtout, non prédictible, confiant dans les opérations d'hybridations gouvernées par le souffle du chaos). Mais Jana Euler elle, que dirait-elle en terme d'espoir ? En quelle conclusion de l'œuvre s'incarnerait-il, cet espoir ? Première hypothèse : en une déesse indienne aux milles yeux, aux milles visages, nécessairement apaisée. Seconde hypothèse : en un animal. Jana Euler a de l'empathie pour l'animal. Des êtres qui nous ressemblent. Ils apparaissent constamment dans ses tableaux : ici limace, cheval, lièvre, ailleurs chameau, singe... Ces êtres vivants aux physiques bizarres, tendrement bizarres, autorisent une forme d'empathie qui pourrait être ressentie plus tard pour les proches, puis pour les hommes peut-être. Peut-être... Ou peut-être pas.

Yoann Van Parrys



donnée importante pour Jana Euler. C'est pour ça que je me permets de l'utiliser. Elle fait une analyse en diagonale de ce qui se passe pour le je. C'est un je certes très occidental, a priori. Mais ça peut quand même toucher beaucoup de monde. Parce que tout le monde a un je. Et que le je occidental exerce une telle fascination sur les autres je du monde.

L'exposition à la galerie Dependance s'organise autour de plusieurs peintures qui sont accrochées dans l'espace un tantinet labyrinthique de la galerie. L'artiste n'hésite pas à accrocher ses toiles de façon biscornue, non conventionnelle : entre deux piliers par exemple, ou dépassant d'un bout de mur. Tout est prise de liberté par rapport à la convention dans le travail de Jana Euler. Souvent, son rapport à l'espace -tant l'espace de l'exposition que l'espace plus circonscrit de l'oeuvre- exprime une volonté (une résistance) de s'installer vaille que vaille malgré le peu de commodité. Il y a un « inconfort ». C'est toujours inconfortable. L'enveloppe est inconfortable. D'ailleurs, nous parlons d'espace, nous parlons d'enveloppe : c'est aussi immédiatement le corps dont il est question ; un autre sujet essentiel de l'œuvre de Jana Euler. Le corps, l'inconfort, le je ? Je vous vois déjà sourciller. Il y a quelque chose de tabou là-dedans, mais Jana Euler va au-devant de ce tabou avec un sens consommé de la provocation. Elle le pousse à l'avant-plan comme on pousserait un meuble lourd pour bloquer une porte. Pour que la porte de la psyché que nous portons/supportons ne se referme pas. Parce que comme une chirurgienne de l'âme et du corps, les deux étant



mêlés absolument, elle veut regarder dedans. Elle veut regarder en face les méandres de la matière grise, de l'identité sexuelle et émotionnelle ; elle veut regarder les boyaux, le système digestif, reproductif : toute cette petite usine au travail que nous trimballeons entre le supermarché et la station de métro, entre le parc et le bar, entre la chambre et la cave. Ce sac de chair, cette masse d'émotion... C'est avec ça qu'on se définit. Parce qu'il faut se définir... Comment cette masse réagit-elle aujourd'hui, plongé dans le bain du présent ? Il y a des tas d'écrans faisant que le je ne sait plus où donner de la tête. Faisant que le je est totalement livré à son propre sort. Le je est un adolescent (ce serait le je de l'humanité, entré dans un jeune âge, dans son adolescence) qui se retrouve seul dans la maison des parents, sans plus de parents. Il y a beaucoup, beaucoup de place libre pour le narcissisme. Et personne ne dit que c'est bien ou mal. C'est comme ça. De toute façon, il n'y a plus de parents. Il y a des idoles, certes, mais elles se racrapotent aussi quand on s'en approche. Jana Euler fait des collages en ce sens. Elle colle des bouches et des yeux sur des photos de stars. Stars clonées, se déformant. Images de stars à notre image de star... Tôt ou tard les parents disparaissent, meurent. Ou alors tôt ou tard, on se rend compte de l'inexistence de l'adulte, du mythe que représente l'adulte. Une fois que l'adolescent s'approche de cet âge adulte, c'est comme s'il voyait l'adulte en question rajeunir, s'évaporer, disparaître, ou pour le dire en des termes plus expressionnistes et crus chers à Euler se racrapoter, se décomposer. Racrapoté l'adulte ! Il ne reste donc plus qu'un seul et unique



âge : l'adolescence. Et nous voilà dans cette solitude... C'est l'angoisse. C'est la peur non seulement de l'avenir, mais aussi du présent, et du passé. C'est l'angoisse parce que la toile est carrée ou rectangulaire et qu'on va butter sans cesse sur ses quatre bords. Et il en va de même de la maison, de l'habitat, du loyer qu'on paie, de la petite parcelle de propriété privée qu'on tente de préserver à coups de temps idiots passés à la financer. C'est l'angoisse parce qu'on est dans la Totalité-monde, sans en avoir bien conscience, étreint du sentiment de l'absence d'un échappatoire, retranché trop souvent sur son identité racine unique pour utiliser des concepts du toujours génial et visionnaire Edouard Glissant. En l'absence d'échappatoire, taraudé parfois même par l'idée de suicide (voir les tableaux représentant de grandes prises électriques dans lesquelles l'adolescent glisserait désespéré des doigts mouillés) nous possédons bien sûr quelques vieux réflexes : l'alcool et les stupéfiants. Aussi rassurant qu'un roman de Jack London. Cela marche encore, rassurez-vous. Rassurez-vous, jusqu'au lendemain matin. Pas jusqu'au lendemain midi. Alors là, au-delà de midi, c'est plus cher, cela va vous coûter plus cher. Et on ne vous parle même pas de l'argent. Cette très négligeable source d'inquiétude... On vous parle de l'angoisse de l'heure, qui fait perler des gouttes de sueur au front.

L'heure est partout. L'heure des hommes. L'heure du lundi, et du mardi etc. L'heure de Wall street. Le temps économique et le temps social. De savoir quand il faut travailler et quand il faut s'arrêter. Et puis il faut repren-



dre avec le peu de forces qu'on arrive à rassembler, à presque se traîner sur le sol. Jana Euler dans un réflexe de presque-peintre futuriste nous parle bien de ce temps-là. Elle s'excite, et nous avec, sur la vitesse. Il y a une étude picturale de la vitesse qui est déployée dans cette exposition de 2018. Elle fait des fonds brossés. Elle peint des chevaux de courses, et titre « compétition ». Elle peint un lièvre en pleine course, des hommes/chevaux lancés dans une course d'obstacles. Elle prend pour sujet l'impensable, l'informe, le visqueux : une limace. Une authentique limace (soit tout ce que nous sommes en dedans de nous, en chair et en esprit). Cela lui donne l'occasion de peindre un « morceau de bravoure » comme on dit. De faire étalage d'une prodigieuse technique de peinture réaliste, à la quasi Dürer. Mais aussitôt peint de façon virtuose, aussitôt, paf, on tombe sur un autre tableau « très mal fait ». Puis sur des collages impossibles, hideux. Ces allers-retours entre le bien peint et le mal peint, entre la bad painting comme on l'a nommée une fois et ce qui serait théoriquement l'inverse, soit la good painting font tout l'art de la dramaturge qu'est Jana Euler, qui sait toujours assez formidablement surprendre, choquer, ébranler son spectateur. Elle reste constamment réaliste en tout ça. Une quasi Zola. C'est réaliste parce que le mauvais goût, voire même -soyons plus franc- le laid, la laideur, la vulgarité est venu s'amasser comme une mousse sur les plages de notre culture visuelle d'aujourd'hui. Des masses de mousse jaunâtre, verdâtre, mauve... Et il y a une tentative esthétique de négocier l'ingurgitation de cette culture-là dans l'œuvre de Jana Euler. On parle



vraiment d'ingestion, de digestion, de gastroentérologie avec elle. Des tubes digestifs. Des amibes. Un organisme qui ne serait qu'organes. C'est de la cuisine sombre. C'était sombre au début, et cela l'est encore à la fin. Mais alors, où est l'espoir ? Il en faut de l'espoir, dans une histoire ! Je pourrais répondre à la place de Jana Euler (je dirais, dans la créativité, la sexualité, la fusion -elle ne renierait sans doute pas entièrement cela) Edouard Glissant pourrait répondre à la place de Jana Euler (il dirait dans l'inauguration d'une poétique de la relation à l'autre, d'une poétique de créolisation, dans un non-système surtout, non prédictible, confiant dans les opérations d'hybridations gouvernées par le souffle du chaos). Mais Jana Euler elle, que dirait-elle en terme d'espoir ? En quelle conclusion de l'œuvre s'incarnerait-il, cet espoir ? Première hypothèse: en une déesse indienne aux milles yeux, aux milles visages, nécessairement apaisée. Seconde hypothèse : en un animal. Jana Euler a de l'empathie pour l'animal. Des êtres qui nous ressemblent. Ils apparaissent constamment dans ses tableaux : ici limace, cheval, lièvre, ailleurs chameau, singe... Ces êtres vivants aux physiques bizarres, tendrement bizarres, autorisent une forme d'empathie qui pourrait être ressentie plus tard pour les proches, puis pour les hommes peut-être. Peut-être... Ou peut-être pas.

